

# JEUNESSE HÉROÏQUE, HÉROÏSATION DE LA JEUNESSE

*Christine Peyrard*

Contre les héros de la monarchie, souvent de grande noblesse militaire, la Révolution française va imposer d'autres figures, en particulier ces « héros-enfants », issus du peuple, tels Bara et Viala. Cette jeunesse héroïque qui défend la patrie, en scandant : « Vivre libre ou mourir ! », témoigne aussi de la jeunesse d'une Révolution qui entend ouvrir l'histoire.

La mort de Joseph Bara, volontaire de quatorze ans, natif de Palaiseau (Seine-et-Oise), tué à Jallais, près du Mans, par les Vendéens, le 7 décembre 1793, a été connue avant celle de l'Avignonnais Joseph Agricol Viala, commandant le bataillon dit de l'« Espérance de la Patrie », abattu à quinze ans à Bonpas, sur la Durance, par les fédéralistes marseillais, le 5 juillet 1793. Né le 22 février 1778, au sein d'une famille nombreuse fondée par François et Honorée Viala<sup>1</sup>, il est la tête de l'« Espérance de la Patrie » qui, à Avignon comme ailleurs, regroupe les fils de patriotes dans une garde nationale de la jeunesse qui prête serment et défile dans les fêtes civiques. Agricol Viala est nourri du souffle héroïque qui impulse ces levées de volontaires pour former l'armée de la nation. Son père, un modeste marchand revendeur dans la ville, participe à la résistance des Avignonnais contre l'offensive de l'armée fédéraliste en ce début de juillet 1793.

À Marseille, comme à Lyon et à Toulon d'ailleurs, l'insurrection n'est pas une réponse à l'exclusion des Girondins de la Convention le 2 juin 1793<sup>2</sup>. En effet, le mouvement sectionnaire se développe, tout au long du printemps, contre les autorités locales et le club jacobin de la rue Thubaneau. C'est en prenant le contrôle des sections, assemblées électorales de quartiers, que le mouvement se dote d'un pouvoir révolutionnaire, le Comité général des sections, qui, le 18 mai, se proclame souverain<sup>3</sup>. L'armée en formation, de six mille volontaires, est dissoute. Dès le 28 avril, les deux représentants du peuple, le marseillais Marseillais Bayle et le Drômois Boisset, envoyés par la Convention pour surveiller l'application de la levée des trois cent mille hommes dans la Drôme et les Bouches-du-Rhône, sont chassés de la ville. Car ces deux représentants siègent à la Montagne, comme Jean-Paul Marat qui, traduit devant le Tribunal révolutionnaire sous la pression des Girondins, est acquitté le 24 avril 1793 et porté en triomphe par les Sans-culottes parisiens. En opposition complète avec eux, les sectionnaires marseillais font écho à la longue propagande des Girondins contre Paris, qu'ils ne dominent plus, pour une capitale de substitution et pour une force armée départementale.

Ce ne sont pas des « modérés » qui prennent le pouvoir : le Comité général des sections marseillaises décrète la fermeture du club, l'arrestation et la condamnation des Jacobins, la destitution de la municipalité, l'épuration du Département (en ne conservant que quatre membres sur trente-six) et la création d'une armée exécutive en se déclarant, le 12 juin, en état de rébellion ouverte contre la Convention. Le premier condamné à

1 Victorin Laval, « Joseph Agricol Viala, sa naissance, sa mort, sa glorification », *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 1903, p. 42.

2 Mona Ozouf, « Fédéralisme », dans F. Furet et M. Ozouf (dir.), *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, 1988, p. 92.

3 Michel Vovelle, *Les Sans-Culottes marseillais. Le mouvement sectionnaire du jacobinisme au fédéralisme, 1791-1793*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 2009.



morales qui servent de base aux républiques vraiment démocratiques », il y a l'information parvenue à la Convention en septembre 1793 que les républicains guillotines par les fédéralistes de Marseille montaient à l'échafaud en chantant *La Marseillaise*<sup>13</sup>. De nombreuses discussions animent les membres du comité sur la manière pédagogique de présenter l'héroïsme militaire et les vertus civiles, afin que le *Recueil* serve de « feuille de morale » pour Léonard Bourdon ou « de premier livre à mettre sous les yeux des enfants de la patrie » pour Gilbert Romme. Thibaudeau critique, le 1<sup>er</sup> juillet, les faits décousus des premiers numéros et propose un récit historique mieux construit : « Ainsi l'action du jeune Bara, immolé par les brigands de la Vendée, attendrit toutes les âmes ; mais elle les pénètre d'horreur contre les assassins du jeune héros lorsqu'on retrace en même temps leurs coupables attentats contre la patrie. Le jeune Viala, expirant sur les bords de la Durance, excite l'admiration ; mais il devient encore plus intéressant lorsqu'on voit, par les circonstances où il se trouvait, toute l'étendue de son généreux dévouement. » Le nouveau rédacteur fait allusion au *Précis historique sur Agricol Viala* qui développe les comptes rendus des journaux, publiés six mois plus tôt, en apportant des précisions sur sa mort et son corps jeté dans la Durance. C'est dans cet intense effort pédagogique de promotion des valeurs de la République auprès des armées, des districts, des municipalités et des sociétés populaires, que s'inscrit l'exaltation de l'héroïsme juvénile. Dans son célèbre rapport du 18 floréal (7 mai 1794), Robespierre, au nom du Comité de salut public, présente le jeune héros de la Durance, tombé pour la patrie, sous les décharges de mousqueterie, en coupant le câble qui devait permettre à l'ennemi de traverser le fleuve : « Citoyens, portons en pompe ses cendres au temple de la gloire ; que la République en deuil les arrose de larmes amères ! Non, ne le pleurons pas ; imitons-le, vengeons-le par la ruine de tous les ennemis de notre République ! » À la suite de cet exposé, consacré aux « rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains et sur les fêtes nationales », la Convention décrète non seulement de célébrer Bara et Viala au Panthéon, mais surtout de reconnaître l'existence de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme, et d'instituer des fêtes nationales (dont le 14 juillet 1789) : « Rassemblez les hommes, vous les rendrez meilleurs. »

De la mobilisation nationale des artistes pour rendre hommage aux jeunes héros, de David, organisateur du cortège festif, aux sculpteurs, poètes, dramaturges et musiciens, retenons surtout *Le Chant du départ*, composé par Marie-Joseph Chénier, où un enfant chante cette strophe : « De Bara, de Viala, le sort nous fait envie, Ils sont morts, mais ils ont vaincu » et le chœur reprend : « La République nous appelle, Sachons vaincre ou sachons périr. Un Français doit vivre pour elle, Pour elle un Français doit mourir. » La fête, prévue le 30 messidor, eut lieu à Avignon et fut jugée « mémorable » par le chroniqueur populaire Coulet ; mais reportée à Paris au 10 thermidor, elle fut remplacée par la charrette qui conduisit Robespierre et ses amis à la guillotine, sans jugement.

Le jeune héros avignonnais fut victime de l'épuration politique, consécutive à la mort de Robespierre, avec la légende thermidorienne d'un Viala qui aurait été mis en joue et tué parce qu'il aurait présenté ses fesses à l'ennemi, légende inlassablement reprise par la presse réactionnaire. Mais la mémoire républicaine reste plus forte dans l'esprit des Français malgré toutes les réactions politiques. La révolution de juillet 1830 mobilise

---

13 François-Alphonse Aulard, « Le recueil des actions héroïques », *Études et leçons sur la Révolution française*, Paris, Alcan, 1921, p. 159-182.

l'histoire contre l'esprit passéiste et rétrograde de la Restauration, en faisant dresser sur la place de la Bastille la colonne commémorative des combats de Juillet, double hommage aux combats populaires, ceux de 1830 et ceux de 1789, et en rendant au Panthéon sa fonction de « temple de la Gloire », selon l'expression de Robespierre, où David d'Angers fait réapparaître la fameuse devise « Aux grands hommes la patrie reconnaissante ». Enfin, sur l'Arc de Triomphe revenu à sa destination initiale, la célébration des armées levées de 1792 à 1814, avec le drapeau tricolore, François Rude sculpte le *Départ des Volontaires (La Marseillaise)* pour exalter l'élan national de 1792. En 1836, le général Cyr Nugues, ancien volontaire drômois de 1792, achève le travail d'inventaire, commandé par le ministre de l'Intérieur Thiers, des noms de héros de la République et de l'Empire dignes de figurer sur l'Arc de Triomphe. Il immortalise ainsi le nom de Viala, aux côtés des Beaurepaire, Hoche, Kléber et Marceau. C'est « le seul nom d'enfant inscrit parmi ceux des héros de l'Arc de Triomphe<sup>14</sup> ».

Une autre révolution fait réapparaître le jeune Avignonnais dans la mémoire d'un vieux républicain qui s'émerveillait, en 1832, des fêtes publiques et laïques qu'organisait la monarchie de Juillet, dans l'esprit de celles de la Première République, « où Jean Valjean mit son habit de garde national ». En effet, ce n'est pas 1848, qui renoue avec la proclamation de la République et les fêtes qui doivent « autant à celles de Robespierre et de Louis David qu'à celles du roi-citoyen<sup>15</sup> », c'est la Commune de Paris et les massacres des Communards, lors de la Semaine sanglante, qui fait écrire à Victor Hugo, un mois plus tard, en juin 1871, la scène de l'enfant insurgé qui revient s'offrir au peloton des fusilleurs : « Sur une barricade, au milieu des pavés [...] l'enfant pâle/Brusquement reparu, fier comme Viala/Vint s'adosser au mur et leur dit : Me voilà<sup>16</sup>. »

Dès le début de la III<sup>e</sup> République, la municipalité d'Avignon donne le nom d'une rue à Agricola Viala, ainsi qu'un passage à Agricola Moureau qui le fit connaître, au cœur du centre-ville, dans la paroisse Saint-Agricola où ils avaient été baptisés. Sous la V<sup>e</sup> République, un collège s'honore de porter le nom de ce citoyen qui, à défaut du Panthéon, continue de briller au-dessus de la flamme du souvenir sur l'Arc de Triomphe.

---

14 Arnauld Divry, *Les Noms gravés sur l'Arc de Triomphe*, Paris, SPM, 2017, p. 471 (<http://arnauld.divry.pagesperso-orange.fr/viala.xht>).

15 Maurice Agulhon, « Fêtes organisées et fêtes spontanées à Paris en 1848 », dans J. Ehrard et P. Viallaneix (dir.), *Les Fêtes de la Révolution*, actes du colloque de Clermont-Ferrand, Paris, SER, 1977, p. 246.

16 Victor Hugo, *L'Année terrible*, Paris, Michel Lévy frères, 1872.